



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle

Viollet-le-Duc, Eugène-Emmanuel

Paris, 1863

Marbre

[urn:nbn:de:hbz:466:1-80785](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-80785)

« geville, » dit M. Vitet dans son excellente histoire de Dieppe¹, « ancien
« domaine de la famille de Longueil ; la beauté du pays, la proximité
« de Dieppe, l'engagèrent à démolir le vieux castel pour s'y faire bâtir
« un *manoir* à la moderne et à sa fantaisie. C'est ce manoir dont il reste
« encore quelques corps de logis convertis en ferme, mais que, par une
« antique habitude, les habitants du pays ne connaissent et ne désignent
« jamais que sous le nom de *château*. » Ce manoir était considérable en
étendue puisque Ango put y recevoir le roi François I^{er}. Mais, ainsi que
nous l'avons dit déjà, les manoirs au xvi^e siècle remplaçaient le château.
Azay-le-Rideau, Meillant, Chenonceaux, Anet, par leurs dispositions et
leur destination, appartiennent aux manoirs bien plus qu'aux châteaux
et se rapprochent singulièrement de la villa antique. Le château symé-
trique du règne de Louis XIV a fait disparaître les dernières traces du
manoir, puisque depuis cette époque les simples maisons de campagne
ont cherché à copier, en petit, ces masses pondérées, régulières, qui
distinguent particulièrement, en France, le château de la fin du
xvii^e siècle entre toutes les habitations des siècles précédents. Mais il y
a dans les dispositions des grands châteaux du xvii^e siècle, tels que ceux
de Richelieu, de Coulommiers, de Maisons, de Monceaux, de Vaux, etc.,
une certaine ampleur, une majesté qui conviennent à ces demeures
princières, et qui reflètent l'existence large des seigneurs d'un puissant
pays qui n'ont pas besoin de se renfermer dans leurs demeures comme
les barons du moyen âge ; cette ampleur et cette majesté, réduites aux
proportions de l'habitation d'un bourgeois servi par deux ou trois do-
mestiques, deviennent des ridicules. En cela, nos voisins les Anglais
ont mieux su garder la mesure, et leurs petites maisons de campagne sont
bien, aujourd'hui, la demeure des particuliers dont la fortune et les
goûts sont modestes, et qui préfèrent les commodités intérieures à la
satisfaction vaine d'élever un diminutif de château.

MARBRE, s. m. Calcaire cristallisé, dur, recevant le poli.—En France,
on a peu employé le marbre, pendant le moyen âge ; d'abord parce que
cette matière n'y est pas très-commune, puis parce que son emploi exige
des frais considérables. Les architectes romans des premiers temps
dépouillèrent souvent des monuments antiques de leurs colonnes et de
leurs chapiteaux pour les appliquer à leurs nouvelles bâtisses ; sous les
premiers carlovingiens même, par un reste des traditions romaines, ils
firent sculpter parfois des chapiteaux dans du marbre, mais ces exemples
sont rares. Cette matière dure, longue à travailler, ne pouvait convenir
à des artistes qui n'avaient plus les ressources suffisantes pour mener à
fin des ouvrages de cette nature. Dans le midi de la France, l'emploi du
marbre ne cessa pas cependant jusques vers le milieu du xiv^e siècle,
principalement dans le voisinage des Pyrénées. Il existe encore plusieurs

¹ Histoire de Dieppe, 4^e partie, p. 451.

cloîtres de ces provinces méridionales dont les colonnes et les chapiteaux même sont en marbre (voy. CLOÎTRE). On employa aussi parfois le marbre de couleur comme incrustation pendant les ^x^e, ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles ¹, comme pavé, et le marbre blanc pour des autels, des retables, des tombeaux et des statues. Le système de construction admis à la fin du ^{xii}^e siècle en France ne se prêtait point d'ailleurs à l'emploi du marbre, qui, même dans l'antiquité romaine (excepté lorsqu'il s'agit de points d'appuis isolés comme des colonnes), n'était guère appliqué que sous forme de revêtement.

Les poètes et les chroniqueurs du moyen âge ne se font pas faute cependant de mentionner des ouvrages de marbres, *palais marbrins*, *escaliers marbrins*, *chambres marbrines*. Ce qui prouve que l'emploi de cette matière était considéré comme un luxe extraordinaire. Les abbés qui reconstruisirent leurs monastères pendant les ^x^e et ^{xii}^e siècles, ou les contemporains qui racontent leurs *gestes*, ne manquent pas de signaler de nombreux ouvrages en marbre qui n'ont jamais existé. Ce sont là de ces hyperboles très-fréquentes chez ces chroniqueurs. C'est ainsi que Suger avait, dit-on, fait venir des colonnes de marbre d'Italie pour le pourtour du sanctuaire de l'église abbatiale de Saint-Denis; or, ces colonnes sont en pierre dure provenant de carrières près Pontoise. Le vulgaire donne souvent aussi le nom de *marbre* à certains calcaires durs qui prennent le poli, mais qui n'ont pas pour cela les qualités du marbre.

Lorsque les sculpteurs du moyen âge ont voulu tailler le marbre, ils s'en sont tirés à leur honneur; il suffit, pour s'en assurer, d'aller voir à Saint-Denis un assez grand nombre de statues de marbre blanc des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles qui sont d'une excellente facture (voy. STATUAIRE).

Les musées de Toulouse et d'Avignon possèdent aussi beaucoup de débris de monuments en marbre des ^{xii}^e, ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, d'un beau travail.

MARCHÉ, s. m. Lieu de vente, couvert (voy. HALLE).

MARQUETERIE (ouvrage de), voy. MENUISERIE.

MENEAU, s. m.; peu usité au singulier. — On donne ce nom aux montants et compartiments de pierre qui divisent la surface d'une fenêtre en plusieurs parties vides que l'on remplit soit au moyen de vitrages dormants, soit au moyen de châssis ouvrants, également pourvus de vitrages (voy. FENÊTRE). En Italie, en Espagne et même en France, dans les premiers siècles du moyen âge, les fenêtres des édifices publics étaient souvent dépourvues de vitres; des claires-voies en pierre, en métal ou en bois étaient alors disposées dans leur ouverture béante, pour tamiser la

¹ A la cathédrale de Lyon, par exemple.